

— Pardonnez, señores, nous répond Fabio : vous avez dit que vous alliez à la Rafaëla ; je ne puis vous rendre vos bagages dont je suis responsable, que lorsque nous y serons arrivés.

Notre compatriote avait dû quitter sa place pour s'assurer du sort de ses caisses. Fabio, posté sur le marche-pied de la voiture, discutait avec nous. Pendant que je cherchais à lui faire entendre raison, le cocher donne un vigoureux coup de fouet à ses chevaux : en un clin d'œil, ils emportent l'omnibus au loin, laissant dans je ne sais quel état le malheureux Français qui avait voulu me donner des conseils. Que sera-t-il devenu ? nous n'avons jamais pu le savoir. Mais ce que nous avons su fort bien, c'est la nécessité où nous nous sommes trouvés de descendre à la Fonda de la Rafaëla ; de sorte que conseiller et conseillés ont été tous les deux les payeurs.

On verra comment.

Dans de telles conditions, nous n'avions guère qu'à accepter ce qu'on voudrait bien nous offrir. Pour infliger un démenti au partisan de l'hôtel « del Norte », on nous donne les meilleures chambres dont on peut disposer. Ces chambres

ne sont pas précisément malpropres, mais elles sont mal aérées, et leurs fenêtres ouvrent à peine sur une petite cour étroite d'où s'exhalent des senteurs nauséabondes. La table est moins satisfaisante. Il règne, dans la salle à manger, une odeur infecte. Je suis tenté, pour ma part, de croire que cette odeur vient des nappes et des serviettes, où des restes de repas anciens se sont incrustés de façon à former de hauts reliefs multicolores. Tous les mets ont le même parfum que les nappes. Il n'y a pas jusqu'au vin *clarete* qui, malgré son joli couleur de groseille, ne se ressente de ce voisinage odoriférant.

La faim, la fatigue l'emportent sur nos répugnances. Mais comme il nous faut un sujet de causerie, et que nous sommes sous la première influence de notre assez peu désopilante aventure, après avoir discuté sur ce qu'avait bien pu devenir notre infortuné compatriote, nous en arrivons à une classification des hôtels.

En Espagne, les hôtels sont de quatre classes : les *hôtels* proprement dits, les *Fondas*, les *Possadas* et les *Ventas*. Les premiers ne justifient pas toujours leur titre un peu prétentieux, mais, en général, ils sont moins mauvais, et surtout moins

sales que les autres. Pour arriver à un classement scientifique, basé sur les faits et non sur les usurpations fréquentes de titres ou d'étiquettes, je soumets à mon compagnon ces principes de répartition :

Première classe. Hôtels où, tous les jours, dans les chambres, on change de serviette à toilette et, à table, de nappes, matin et soir, ainsi que de couverts à tous les plats.

Seconde classe. Hôtels où l'on change de linge une fois par semaine, et où l'on recouvre les taches de la nappe avec de petites serviettes plus ou moins adroitement superposées.

Troisième classe. Hôtels où l'on se contente de repasser à nouveau le linge qui a servi à la toilette, sans pour ainsi dire jamais le laver à grande eau, et où on laisse à table les nappes se colorer chaque jour de nouvelles nuances, indéfiniment usque ad vitam æternam. De ce nombre sont beaucoup de fondas espagnoles, presque toutes les possadas, et la plupart des hôtels secondaires de l'Italie. Il m'en souvient !

Nous avons besoin du grand air, pour digérer la *comida*. Nous allons prendre le café dans un petit estaminet à gauche de notre auberge. On y

joue, non sans talent, du violon avec accompagnement de piano. De l'autre côté de notre porte cochère, on boit et l'on chante. Les garçons de « la Rafaëla » y sont attablés et se régalent de glaces qu'ils absorbent à l'aide de gaufres roulées en guise de tubes ou de cuillers.

Mon compagnon veut faire une plus longue promenade. Il va se perdre sur les remparts et est mis en joue par une sentinelle. Un officier intervient heureusement en sa faveur; le voilà sain et sauf à l'hôtel.

Il n'y a pas de clefs aux portes de nos chambres; toutes, il est vrai, sont munies d'énormes verroux; mais ces verroux sont sans gâches, de sorte que nous n'en pouvons faire usage. Qui sait si notre compatriote de « l'Hotel del Norte » est aussi bien abrité que nous pour la nuit. En voyage....., comme en voyage!

VIII.

Comment on ouvre les yeux pour admirer la neuvième merveille du monde.

Il y a toutes sortes de manières de comprendre un voyage.

Quand il s'agit d'une région encore inexplorée, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de tâcher de voir le plus possible, sans préoccupation exclusive, de recueillir bon nombre de renseignements curieux, et de rapporter avec soi une ample collection d'objets, de croquis et de peintures.

Au contraire, lorsqu'on visite des pays bien connus, de deux choses l'une : où l'on se rend dans un but de recherches tout à fait spéciales, et on peut ainsi y faire une récolte de docu-

ments neufs et utiles, échappés à ses prédécesseurs ; ou l'on s'y rend en simple touriste, et alors, la seule règle qu'on ait à suivre est de se donner peu d'ennui et beaucoup de satisfaction.

Seulement les touristes ne sont pas tous de la même fécule : les uns veulent pouvoir dire à leurs amis qu'ils ont de leurs yeux vu tout ce qu'on connaît de célèbre ou de réputé tel, tout ce que citent les *Guides* comme particulièrement remarquable dans chaque ville ; les autres ne sont point satisfaits de voir ce que chaque voyageur a vu, et, de préférence, ils recherchent les localités, les musées, les collections les moins fréquentés, afin de pouvoir faire le récit de choses dont on ne soit pas depuis longtemps fatigué et rabattu.

Nous avons voyagé à deux de ces titres. Avant tout, nous cherchions en Espagne des monuments de l'histoire précolombienne de l'Amérique. Puis, lorsque nous ne rencontrions rien dans le cadre de nos études spéciales, ou bien nous faisons quelques observations ethnographiques, ou bien nous nous transformions en vulgaires touristes, pour ne pas quitter une ville, sans

avoir, au moins quelques instants, contemplé ses édifices et ses principales curiosités.

Le touriste par excellence, — le touriste anglais, par exemple, — quand il arrive dans une localité, commence presque toujours par se rendre aux églises et aux musées. La visite des églises est souvent triste, monotone, fastidieuse, insipide ; la visite des musées, si l'on n'est pas absolument expert, fournit l'occasion d'admirer de confiance une foule d'objets auxquels on n'entend rien ou peu s'en faut, mais qu'on reconnaît pour des objets d'un grand prix parce qu'ils vous sont présentés comme tels. Dans les galeries de tableaux, les touristes sont trop souvent les acteurs d'une comédie dont ils n'aperçoivent jamais le côté burlesque et désopilant. J'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet.

A Burgos, on nous engage tout d'abord à aller visiter la cathédrale, que l'on cite comme la neuvième merveille du monde. J'ai demandé, à ce propos, quelles étaient les huit précédentes merveilles. Nul n'a su me le dire, si ce n'est Camacho qui s'est évidemment amusé à nos dépens, quand il nous a donné l'énumération suivante : 1. Un médecin convaincu ; 2. Un faux sa-

vant repentant; 3. Un historien véridique;
4. Un philosophe qui se comprenne lui-même;
5. Un mauvais poète las d'écrire; 6. Un collec-

1. Un médico convencido; 2. Un falso sabio arrepentido; 3. Un historiador verídico; 4. Un filósofo que se entienda a si mismo; 5. Un mal poeta cansado de escribir; 6. Un coleccionador cuerdo; 7. Un soldado sabiendo por qué mata; 8. Un candidato que cumple sus promesas.

tionneur qui a toute sa raison;
7. Un soldat qui sait pourquoi il tue; 8. Un candidat qui remplit ses promesses. Camacho ajoutait :
« une femme.... » (una mujer.....).

Je l'ai arrêté à temps, lui faisant observer que la neuvième merveille, de l'avis de toute la ville, était la cathédrale de Burgos. Sans cela, je ne sais combien il nous en aurait encore cité, tant il paraissait bien disposé à satisfaire notre curiosité.

Ignorant si nous avons jamais vu et si nous verrons jamais les huit premières merveilles du monde, nous avons suivi la foule, pour aller contempler la neuvième. Il est bien certain que peu de monuments gothiques peuvent étaler aux regards, une pareille magnificence. Ni la métropolitaine de Strasbourg, avec ses trois assises gigantesques et ses flèches élancées qui atteignent une hauteur que l'Égypte a seule dépassée par ses pyramides; ni la basilique de Milan, dont les innombrables tours et tourelles, représentent une

ville de guipure en pierre dessinée sur le velours bleu du ciel; ni la cathédrale de Cologne, dont l'étonnante conception impose à l'esprit d'ineffables sentiments d'admiration mêlés d'un religieux respect; aucune de ces puissantes créations artistiques du moyen âge ne saurait faire oublier la majestueuse splendeur de l'église de Burgos.

Mais, ce n'est pas encore la richesse de l'ornementation qui cause le plus profond étonnement; c'est la possibilité qu'on ait pu construire, d'une façon solide et durable, sur une côte où soufflent sans cesse des vents impétueux, ces grêles clochetons découpés en spirale, dont les cônes finement taillés semblent se perdre dans l'espace. Une des tours, il est vrai, fut renversée par un violent ouragan et dut être reconstruite en 1567; celle qui la remplace et qui est, sans contredit, une des beautés de la cathédrale de Burgos, a résisté depuis lors à toutes les inclémences des éléments déchaînés. Cette tour forme, à l'intérieur une voûte ornée des plus délicieuses sculptures.

On prétend que Charles-Quint, en la voyant, ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est un bijou qu'il faudrait enfermer dans un écrin ».

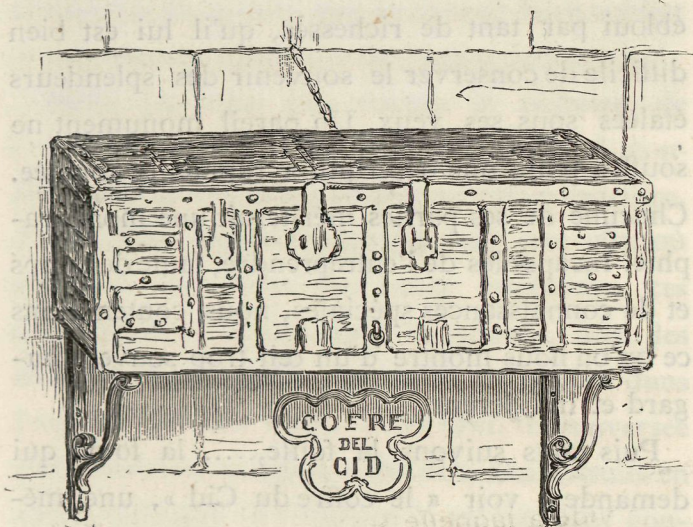
Le roi Philippe II, à son tour, disait que « c'était plutôt l'œuvre des anges que celle des hommes ».

Le touriste qui visite le sanctuaire et les nombreuses chapelles de cet étonnant édifice, est ébloui par tant de richesses, qu'il lui est bien difficile de conserver le souvenir des splendeurs étalées sous ses yeux. Un pareil monument ne souffre point une description rapide et abrégée. Chacune de ses parties mériterait une monographie. Incapables de l'entreprendre, faute de temps et de connaissances spéciales, nous contemplons ce qu'on nous montre d'un œil trop souvent hargard et indifférent.

Puis nous suivons la foule,..... la foule qui demande à voir « le coffre du Cid », une méchante caisse vide à laquelle se rattache une légende douteuse.

La tradition populaire rapporte que ce coffre appartient jadis au fameux *Seid* Rodrigo Diaz de Bivar, qui naquit, comme on sait, à Burgos, vers l'an 1030. Ce héros des drames de Diamante, de Guilhem de Castro et de Corneille, se serait fait remettre par des Juifs, contre le dépôt d'une boîte où il assurait avoir enfermé des

pierreries et des objets d'or massif, mais qui était en réalité bourrée de cailloux entourés de tissus précieux, une somme considérable dont il avait besoin pour entreprendre le siège de Valence.



Le coffre du Cid.

Cette somme fut d'ailleurs rendue aux déposi-
taires du coffre, lorsque le Cid, vainqueur des
Maures, retourna à Burgos, emportant avec lui
un très riche butin.

Quand on s'est bien extasié devant cette caisse
légendaire, on regarde rapidement, dans la salle
du chapitre et dans les sacristies, les magnifiques

toiles de Murillo, de Jordan, du Greco, et cette Madeleine à mi-corps, d'un auteur inconnu, que beaucoup d'experts placent au-dessus de la fameuse vierge de Raphaël du Musée de Madrid. Puis on a hâte de sortir pour aller, à la *Casa consistoriale*. visiter le tombeau du Cid et de Chimène ; tant il est vrai que la masse préfère toujours, aux œuvres les plus splendides du génie de l'homme, ces exhibitions souvent naïves et enfantines d'objets qui nous rappellent les noms gravés dans notre esprit, alors que nous étions encore à l'école.

Le tombeau où Chimène et son glorieux époux reposent séparés par un compartiment doublé de zinc, n'a rien de remarquable, pas plus que les salles gothiques par lesquelles on y arrive. Mais qu'importe ? Il est si intéressant de voir la case où sont déposées les cendres du campador et celles de la noble fille du comte Lozano de Gormaz, dont on ne connaît plus d'autre histoire que celle qui germa dans le cerveau du père de la tragédie française !

La ville de Burgos, devenue simple chef-lieu d'intendance, a conservé quelque chose de sa grandeur passée ; on sent qu'on y habite une

ville qui fut la capitale de la monarchie Castellane avant Tolède et Madrid. La forme irrégulière de ses places et la plupart de ses vieilles rues lui donnent un aspect des plus pittoresques. Presque toutes les anciennes maisons ont leur rez-de-chaussée bâti en contre-bas. Certains magasins ont l'air de véritables antres de troglodytes. Nous nous sommes amusés à y voir une réminiscence des âges où les hommes habitaient des cavernes souterraines.

L'après-midi, une berline de louage nous a conduits à la Chartreuse (*Cartuja de Miraflores*) située à une lieue en dehors de la ville. Un moine, vêtu de drap blanc, nous a fait, avec beaucoup d'amabilité, les honneurs du couvent, où n'habitent plus aujourd'hui que cinq religieux. J'aurais voulu visiter la bibliothèque; mais notre hôte m'a dit qu'elle se trouvait dans un tel désordre, qu'il était impossible d'y introduire des étrangers. En revanche, le bon moine nous a fait admirer les tombes célèbres que renferme ce monastère, commencé sous le règne de Jean II, en 1454, pour y déposer les restes mortels des rois de Castille, et achevé sous le règne de sa fille, la fameuse Isabelle. La plupart